

Olivier Flournoy

Quelle fin choisir ?

Paru dans *Psychanalyse*. Société suisse de psychanalyse. La Baconnière. Neuchâtel. 1985.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. Quelle fin choisir ?. In : *Psychanalyse*. Société suisse de psychanalyse. Neuchâtel: La Baconnière. 1985. 13-32.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1985b.pdf

Quelle fin choisir ?

Olivier Flourney

La parution d'un livre témoignant de la vitalité de la psychanalyse en Suisse et réunissant un échantillonnage des diverses tendances qui s'expriment au sein de la Société de psychanalyse de ce pays, me semble une bonne occasion de me poser quelques questions très générales sur ce qu'est la psychanalyse, – son début, sa fin – questions qui devraient pouvoir être entendues de tous, quelle que soit la culture à laquelle on appartienne et la langue qu'on parle.

1

À titre de préambule et comme proposition axiomatique pour tout discours concernant la psychanalyse, il me faut mentionner l'inconscient. Pour éviter les multiples tentatives de définition aussi complexes que restrictives de ce vocable, – restrictives dans la mesure où, de par sa négativité, il ne peut être cité qu'en contrepoint ou par opposition à quelque chose qu'il n'est pas et qui demande à son tour d'être défini – je dirai simplement qu'à l'inconscient, j'y crois.

J'y crois, non pas parce qu'il échappe à la conscience et qu'il est de ce fait insaisissable, non pas parce qu'il serait une des trois instances de la première topique ou autre chose de ce genre, ni davantage en tant que témoin de la sexualité infantile refoulée ou qu'expression du principe du plaisir, etc.

J'y crois pour la simple raison que c'est le premier mot qui convient pour dire ce qui me vient à l'esprit lorsque je suis étonné, agréablement ou pas, en analyse. Et que cet étonnement demeure pour moi le véritable indice que quelque chose s'est passé, le révélateur de l'inédit, bref, la validation même de l'expérience analytique.

Autant dire que l'inconscient est proche de l'inconscience.

Que ces moments privilégiés de découverte d'un inconscient agissant soient brièvement et fortement ressentis comme des émois envahissants, ou au contraire discrètement décelés grâce à une longue approche davantage axée sur des représentations successives, ne modifie pas ma manière de voir : l'intemporalité de l'inconscient ne se saisit que dans l'instantanéité fugace de la prise de conscience.

Et c'est de cette découverte de quelque chose qui nous avait été inconscient jusqu'alors et qui ne l'est plus, ou plus précisément de quelque chose qui désormais pourra être supposé avoir été inconscient auparavant, de cette découverte de quelque chose d'essentiellement fictif dans la mesure où il perd sa qualité au moment même où l'on est sûr de la tenir, c'est de cette découverte indéfiniment renouvelée que découlera ma confiance dans la méthode et dans la théorie qui forment le corps de la psychanalyse.

Et c'est bien là ce qui rend la psychanalyse si vulnérable.

Personne ne croit à la justice, et on n'aime le pain que s'il est bon, et pourtant qui va mettre en doute l'exercice de la justice ou celui de la boulangerie ?

Par contre, celui qui ne croit pas à la psychanalyse ou qui ne l'aime pas, aura beau jeu de démontrer que l'inconscient n'est qu'une absurdité, puisque les analystes eux-mêmes n'y croient que par défaut, ou après-coup à titre d'hypothèse explicative certes, mais « scientifiquement » indémontrable. Et, ironie du sort, ce sera bien souvent parmi les psychiatres – ces demi-frères dont le psychanalyste ne met pas en doute les compétences à calmer la folie – que se trouveront les détracteurs les plus zélés, les plus impénitents, de l'exercice même de la psychanalyse.

Comme on sait, les propositions axiomatiques sont plus que justifiées par la science, elles lui sont essentielles, sans pour autant être vraies. Exemple connu de tous : Où en serait-on si le soleil n'avait pas été mis au centre de l'univers ? Ce qui n'empêche pas, – devant la complexité des problèmes astrophysiques qui se posent depuis cette sage et géniale décision, et grâce à elle – des voix de se lever pour le déloger et mettre à sa place le savant et son ordinateur, de sorte que, solidairement implantés en plein centre, ils ne perdent pas la boussole...

Où en serait la psychanalyse si l'inconscient ne gouvernait pas l'homme ? Pourtant, sans psychanalyste, la question se pose de savoir si l'inconscient a un sens, si ardemment défendu soit-il par tant d'éminents penseurs de tout bord.

Ceci m'amène à préciser mon point de vue. Je crois à l'inconscient parce qu'il m'est un outil indispensable pour la compréhension intersubjective de ce qui se passe dans l'expérience unique – à mon sens – qu'est la psychanalyse. Autrement dit, comme pour toute croyance, c'est bien le croyant et non le cru qui occupe la place centrale.

À quoi on me répondra qu'il s'agit d'un cercle vicieux : l'expérience n'aura de sens que validée par la découverte de l'inconscient lequel n'est qu'une fiction posée comme condition sans laquelle cette expérience ne saurait avoir lieu. Et, en effet, il ne saurait y avoir de psychanalyse fondée sur les seules modalités pra-

tiques – faciles à connaître et à appliquer – qui se résument au cadre et à la règle du tout dire. Sans de solides convictions théoriques, ce ne serait que gabegie inconsciente.

Ce qui ne résout pas la question bien réelle du cercle vicieux, à laquelle il faut répondre, qu'il n'est pas question d'y échapper, mais que son caractère vicieux n'est pas inéluctable.

2

La psychanalyse est-elle une science ? Si personne n'a pu répondre de façon satisfaisante à une telle question, il n'est pas dépourvu de sens de se la poser à son tour.

Science naturelle certes, dans la mesure où son fondateur et les savants de l'époque nourrissaient l'ambition de réduire son extrême complexité à des lois simples, physico-chimiques, elles-mêmes soumises à la mécanique, science du mouvement par excellence. Le mouvement étant lui-même indissociable en dernière analyse de l'état d'existence. Un corps humain sans mouvement est un corps mort, et les conditions de l'expérience impliquent deux corps humains bien vivants, c'est-à-dire mouvants.

Science humaine sans doute, à la fois ensemble cohérent de connaissances se référant à l'homme et à l'une de ses institutions les plus prestigieuses, la famille, et méthode d'investigation de l'individu situé dans un milieu rigoureusement déterminé, celui de l'expérience psychanalytique.

Science de la communication, pourquoi pas, si l'on privilégie son aspect de transmission d'informations verbales ou infraverbales à décrypter et à comprendre mutuellement, messages-sources de conflits et messages-espoirs de leur résolution. Ou mieux, science du sens. Le double sens du sens fait appel à la fois à la polysémie en général, équivocité du mot, ambiguïté de l'information, messages contradictoires se surajoutant ou s'annulant l'un l'autre, et à la double visée de l'expérience, découvrir le sens et permettre d'aller dans le bon sens. Encore que cette dernière exigence débouche sur la question des valeurs, laquelle ne concerne plus la seule science mais la philosophie, voire la théologie, et confère à la psychanalyse en plus du sérieux de la science, la gravité de la morale... Ou, pour les esprits pragmatiques, la modernité des sciences économiques puisque le but de l'exercice consistera en une valeur ajoutée désormais non taxable.

Enfin, un dernier aspect de la question, et non des moindres, est celui de la science-fiction. A coup sûr, la psychanalyse est une science-fiction. Non seulement l'inconscient est-il une fiction, insaisissable si ce n'est après-coup par un effort d'imagination, mais, qui plus est, la visée de la méthode même n'est que fiction puisque son aspect fondamentalement scientifique, celui d'obtenir des connaissances permettant une maîtrise prévisionnelle de l'inconscient, contre-

dit de plein fouet la révélation rétroactive d'une découverte qui n'existe plus du seul fait de sa découverte. Science-fiction, science de la fiction, science non pas occulte mais de l'occulte.

3

La métapsychologie, théorie psychanalytique qui se veut distante de l'expérience, ou encore qui ne garde avec elle que des liens de type représentatif et non plus affectif, me paraît être composée d'un ensemble de chapitres dont les relations internes ne sont pas nécessairement claires ni systématiques.

Ce qui semble certain, par contre, c'est que, quel que soit le chapitre sur lequel on jette son dévolu, on est, si l'on cherche à l'approfondir, contraint de réfléchir de fil en aiguille à la métapsychologie dans sa totalité, et également à l'expérience dont elle devient rigoureusement inséparable.

La métapsychologie porte ainsi en elle les stigmates de ses origines. Elle ne convient vraiment et ne s'adapte parfaitement qu'au psychanalyste-psychanalyste. Redoublement nécessaire pour souligner le lien fondamental, parfois bien ténu, parfois allégrement gommé, entre théorie et expérience.

Ceci dit, je puis me limiter à quelques remarques concernant un seul de ses chapitres, la théorie des instincts. Instincts, pulsions, motions pulsionnelles, autant d'expressions soulignant combien est difficile de formaliser d'un terme définitif et immuable ce qui ne saurait l'être.

Les pulsions sont – depuis Freud et les origines de la psychanalyse – décrites selon les quatre facettes qui les caractérisent et que j'aimerais rappeler brièvement.

Leur *source* est située dans le corps humain, dans ce qu'il a de plus concret, de plus manifeste. En ceci ce jaillissement provient du corps physiologique et psychologique, ou encore psychosomatique. En un mot, leur source se situe dans le biologique.

Leur *poussée* implique la notion même de l'existence humaine comme inséparable de l'idée d'une énergie sans laquelle rien ne serait. Aucune conception de l'analyse ne saurait se passer de cet élément énergétique ou encore vital. Les théories les moins instinctuelles qui soient, celles qui, par exemple, de nos jours se voudraient liées exclusivement au sens ou à la communication, ne peuvent faire abstraction d'un théoricien mû par cette poussée instinctuelle l'incitant à..., sans quoi sa théorie resterait lettre morte.

L'*objet* en est le troisième élément. Quel que soit l'objet que vise la poussée, il est foncièrement, à l'image de la source, un objet-corps humain, ou émanant de lui. Il s'agit donc, pour ce qui est des pulsions, d'un concept impliquant deux corps (une «*twobody theory*» selon une expression de J. Rickman)¹ même si

¹ J. RICKMAN, «*The Factor of Number in Individual and Group Dynamics*», *Journ. of Mental Science*, 1950, p. 770.

l'une des propriétés les plus importantes du corps humain est, pour notre propos, celle d'imaginer, de fantasmer, et de pouvoir faire abstraction du corps concret.

Enfin le *but*, dernière facette, est ce à quoi tend l'ensemble du système pulsionnel par l'intermédiaire de l'objet, à savoir la cessation de la poussée, la fin de la pulsion, ou encore la satisfaction du désir que cesse cette poussée.

Il n'y a pas de but sans objet ni d'objet sans poussée, et une fois le but atteint, poussée et objet cessent d'être. La source, quant à elle, reste intarissable.

Pour que le système pulsionnel arrive à ses fins, c'est-à-dire à sa fin synonyme de fin de l'excitation, il va falloir que la source, elle aussi, tarisse. Une source sans poussée est inconcevable.

Il convient donc d'apprécier la finalité de la théorie des instincts : c'est de la mort qu'il s'agit. Seule la mort, et de la source et de l'objet, correspond au but, à la fin de cette poussée.

Dans cette optique, la métapsychologie risque de dépasser les limites assignées à la science qui, si elle n'est pas que poursuite aveugle de connaissances, s'efforce généralement d'améliorer les conditions de la vie si ce n'est de la mort. Dans la mesure où une équivoque subsiste quant à la visée du principe du plaisir-déplaisir tant que « ça » fonctionne, il est logique d'admettre que le plaisir final, le seul qui ne soit pas aussitôt accompagné d'une nouvelle poussée instinctuelle, réside bien dans le fait de la mort.

La métapsychologie n'est alors ni science, ni même philosophie, elle est mystique ou religion. Car seules ces dernières sont à même de prôner la mort comme plaisir de la suprême sagesse, comme fin du désir, comme objet-but de valeur par excellence, comme libération de l'esclavage des passions.

La psychanalyse est religion, elle est croyance, et le psychanalyste peut à ce titre faire légitimement preuve d'intransigeance, voire d'intolérance. Il peut, par exemple, refuser l'œcuménisme thérapeutique au nom de la métapsychologie et affirmer son originalité, son univocité, son unicité.

Mais la théorie des pulsions – le vieux terme d'instinct est trop aspécifique – prône également des satisfactions partielles, c'est-à-dire limitées dans le temps, à l'image de la satisfaction orgasmique qui ne saurait durer puisqu'elle implique simultanément la perte de l'objet dans l'instant du « chacun pour soi ». Ces accomplissements de désirs, ces assouvissements temporaires nécessitent l'utilisation de l'objet. L'objet sera employé, manipulé, malmené, en tout cas plié aux exigences pulsionnelles de la poussée et du but, et réduit à l'état d'objet servile. Les liens entre la source-poussée et l'objet-but ne pourront être que sado-masochiques, interdisant par là toute satisfaction radicale dans la mesure où elle sera nécessairement accompagnée d'une insatisfaction ou d'une frustration correspondantes.

Enfin, une autre ressource de la théorie veut que l'objet puisse être le sujet lui-même (source ? poussée ?). Ceci rendrait vraisemblable une satisfaction qui soit indépendante des caprices de l'objet ou de sa servitude. C'est ainsi que la

réalisation d'un souhait devient équivalente à la prise de ses désirs pour des réalités. (wishfulfilment = wishfulthinking). En effet une telle satisfaction ne saurait s'obtenir qu'aux dépens d'une part du sujet prise pour l'objet. Elle correspond à un état de mort pulsionnelle dans un corps vivant et, de ce fait, est indéfinie, atemporelle.

La satisfaction narcissique n'est qu'un leurre qui exige son propre poids de frustration, et implique le dédoublement du sujet ou sa négation. Elle n'est rien de plus qu'un piège magique pour celui qui l'éprouve, et nécessite une intervention telle que l'interprétation pour détacher l'objet de la source.

Ainsi, la théorie des pulsions, ce fondement de la métapsychologie, veut que l'analyste à l'écoute de son patient n'éprouve jamais que mélange de satisfaction et d'insatisfaction, de plaisir et de déplaisir, de nature sadomasochique, ceci pour autant que l'analyste, du fait de son état, ne soit ni pervers ni psychotique.

4

Sans l'expérience de la cure, la métapsychologie n'a pas de sens. C'est là un postulat qui n'est pas admis par tout le monde. Pourtant, le versant moral ou de valeur impliquant la spécificité, l'exclusivité, qui se dégage de la finalité de la théorie des pulsions – un des chapitres les plus « scientifiques » de la métapsychologie malgré l'appel à la sorcière –, ce versant ne saurait provenir d'une pure réflexion sur la condition humaine, et pas davantage d'une soudaine conversion hystérico-religieuse. Il ne peut en tout état de cause que provenir de l'expérience clinique, se conforter par sa théorisation, et il ne saurait acquérir son poids de sens qu'avec le temps qui passe et la « perlaboration » réciproque de l'une et de l'autre. En un mot, cette part de conviction nécessaire à l'acceptation de la théorie des pulsions se retrouve au niveau de l'expérience de l'analyse. Elle se nomme transfert et c'est là sa théorisation.

Le transfert est le pont à deux voies entre la métapsychologie et cette expérience, pont dont l'analyste ne saurait se passer.

Le transfert a presque toujours été décrit comme quelque chose de spécifique à l'analysant. Manière de répéter le passé au moyen d'une fausse connexion, de se défendre contre cette répétition, production inhérente à la nature du sujet mais facilitée par les conditions propres à la cure, ou destinée à les modifier, ceci même au point de ne plus être nécessairement répétition des relations établies avec d'importants objets du passé², mais seulement projet destiné parfois à modifier ou à modeler les relations présentes...

Mon opinion tend à différer de ces points de vue et à ajouter encore davantage aux élargissements successifs de ce concept.

² J. SANDLER, « Reflections on some Relations between Psychoanalytic Concepts and Psychoanalytic Practice », *Int. Journ. Psycho-anal.*, 1, 1983.

Que le transfert soit inconscient demeure fondamental. Mais, en tant que concept n'appartenant qu'à l'analyse, il pose la question de son «objectivité scientifique».

On peut en effet se demander s'il n'est pas tout aussi important de souligner sa qualité de production exigée par l'analyste³. Que l'analyste puisse suggérer n'est rien de bien nouveau, mais qu'il soit contraint de croire à ce concept et, en conséquence, de l'imposer aux deux participants de la cure pour tenter de mener à bien l'expérience entreprise, est une proposition peu habituelle quoique nécessaire.

Lorsqu'un futur analysant vient demander de l'aide et que l'analyste décide d'y répondre favorablement pour quelque raison que ce soit, mais généralement pour avoir perçu souffrance ou détresse, ou encore déplaisir, dont le requérant se sent incapable de venir seul à bout, l'analyste le fera en posant des conditions bien précises. En quelque sorte, sa réponse ne sera qu'une manière de reprendre à son compte la demande initiale de l'analysant : «Aidez-moi, parlez-moi, dites tout ce que vous savez.»

La situation classique s'organisera selon des normes qui ne sont pas modifiables sans remettre tout l'édifice en question, c'est-à-dire sans renoncer à la psychanalyse elle-même. Patient étendu et ne voyant pas l'analyste, analyste derrière lui et le regardant. C'est là, incidemment, une confirmation supplémentaire de l'étonnante cohérence du système : toute la théorie analytique ne sera pas de trop pour justifier la nécessité de cet étrange arrangement, point d'ancrage inamovible permettant la circulation des fantasmes qui seront à l'origine de l'élaboration théorique, parmi lesquels celui que l'analyste prêtera à l'analysant : ce sujet étendu et désirant l'objet qui lui manque, objet insaisissable, hors de vue, et pourtant là, bien vivant derrière lui. Et ce rappel d'une inévitable circularité amène de l'eau au moulin des analystes qui emploient l'argument de la nécessité de l'expérience de la cure pour comprendre de quoi il en retourne, mais qui ne peuvent, pour l'étayer face à leurs détracteurs, en aucune manière la leur démontrer ni à plus forte raison les en convaincre.

Une fois cette organisation mise en place, l'analyste énoncera la règle fondamentale du tout dire, véritable inversion des rôles puisqu'il se pose en demandeur, règle qui ne fait que tisser un lien intersubjectif puissant en exigeant la poursuite indéfinie de la demande originale du patient. On peut ajouter que dans la mesure où le patient paye des honoraires, il a tout loisir de s'estimer autorisé à dire ce qu'il ne saurait dire à un autre être humain, même sous le coup de la «libre contrainte» de la règle fondamentale.

C'est alors que, dès la première minute de la cure, l'analyste va se trouver assailli par ses propres questions concernant cette procédure : c'est là une situation que l'on peut en effet caractériser de complètement folle et qui semble avoir été organisée de telle manière que l'analyste n'y comprenne plus rien.

³ Cf. à ce sujet M. NEYRAUT, *Le Transfert*, P.U.F., 1973.

Pourquoi donc l'analysant se met-il à parler de ceci plutôt que de cela, pourquoi le fait-il de telle manière et non de telle autre, quelle en est la signification par rapport à sa demande initiale ? Ou encore, pourquoi ne dit-il rien du tout ? Autant de questions qui resteraient sans réponse si l'analyste n'avait à sa disposition le concept de transfert. Et même si l'analyste, par aventure, se sentait intéressé au point de ne plus rien se demander, quel sens aurait cet exercice sans ce concept ?

Le ramonage, idée géniale de Anna O., ou sa cure par la parole, a vite fait long feu et Freud a d'emblée remarqué que cela ne pouvait être utile qu'occasionnellement pour alléger une souffrance ou le poids d'un symptôme. Et vouloir se servir des conditions pratiques de la cure psychanalytique avec ces seuls principes comme tout bagage théorique, c'est assurément se promettre de cruels lendemains et abuser non sans risque de la confiance d'un patient.

C'est pourquoi il va s'avérer indispensable d'user du transfert. Le concept de transfert implique pour l'analyste que le patient à qui il a affaire soit en même temps un enfant en détresse qui cherche à obtenir satisfaction de ses parents qui lui manquent, confondus avec l'objet-analyste. Et c'est cette conviction de la « réalité » du transfert basée sur l'expérience de la cure et sur la métapsychologie, qui permettra à l'analyste de ne pas perdre pied aussitôt.

Deux remarques s'imposent ici.

La première concerne cet enfant imaginaire. Le patient est-il, agit-t-il ou parle-t-il comme s'il était un enfant, ou est-il un enfant ? Loin de n'être qu'une simple question d'ordre sémantique, il s'agit là d'une véritable option de la part du psychanalyste au point qu'elle peut soulever bien des passions. Personnellement, je suis enclin à renoncer d'emblée au « comme si », – pour pouvoir le retrouver par la suite – ou plus précisément à prendre le « comme si » à mon compte – je fais et je pense comme si ce « comme si » n'existait pas – et à admettre la réalité d'un enfant imaginaire, quitte à déplacer le fléau de la balance scientifique du côté de l'« occulte » aux dépens du « naturel ». Une telle prise de position se heurte en effet de front à trois entités naturelles : l'être qui se trouve dédoublé en un patient et un enfant, l'espace qui est simultanément cabinet du psychanalyste et contrée lointaine, le temps à la fois présent et passé.

Quoi qu'il en soit, l'interprétation considérée comme efficace demeure celle qui permet de découvrir après-coup que l'analysant qui l'a motivée n'était autre que cet enfant qu'il n'est plus. Et c'est bien cette interprétation qui pose le problème fascinant parce qu'insoluble de la préséance. L'interprétation donne naissance au concept de transfert sans lequel elle n'est rien ; il s'agit là, une fois de plus, de circularité, et pourtant c'est le propre de l'homme que de ne pas pouvoir s'en contenter.

S'en dégager s'impose, mais s'en dégager implique de trouver – à l'instar de la théorie des pulsions – à quel moment il faudra en finir. Fin de la poussée à interpréter ou à transférer, fin équivalente à la mort du système pulsionnel. D'ici

là, le recours aux métaphores du cercle vicieux, parce que immobilisé, tournant sur lui-même comme une toupie (psychoses, perversion) et du cercle qui permet d'avancer en tant que roue ou cerceau poussé par son bâton (névroses...), n'est pas inutile, d'autant plus que le cerceau qui avance tout seul rappelle la satisfaction narcissique qui ne saurait être qu'illusion, et que le cerceau propulsé grâce au bâton évoque la satisfaction sadomasochique temporaire mentionnée plus haut.

La seconde remarque concerne la spécificité du transfert. Le transfert n'est pas, comme on se plaît à le dire dans certains cercles, un terme scientifique abscons pour nommer ce qui s'appelle simplement amour. Peut-être le serait-il dans le cadre d'une psychologie générale : on aime toujours à sa façon – haine comprise – même si l'on évolue, et les amours oubliées de l'enfance resteront toujours les excitants prototypes de celles de l'âge adulte. Il en diffère radicalement puisqu'il est dès l'origine fausse connexion ou encore connexion artificielle, ce qu'heureusement l'amour n'est pas nécessairement.

Par contre, le transfert est spécifiquement lié à l'expérience de l'analyse et en ceci il concerne tout autant l'analyste lui-même. De sorte que ce dernier est, lui aussi, enfant en détresse exigeant cette même et vaine satisfaction de la part de ses parents. La situation analytique se complique d'autant, et il est loisible d'y voir d'un seul coup d'œil un analyste et un analysant, ainsi que deux enfants cherchant à satisfaire leurs désirs et à calmer leur détresse en fonction de l'objet dont ils disposent. On peut ajouter que le transfert est l'affaire des enfants et que le contre-transfert est celle des parents. L'un et l'autre s'appliquent dès lors à l'analyste et à l'analysant qui sont tous deux parfois des enfants, parfois des parents.

Il est bien clair que la limite entre le spécifique et le général est arbitraire ; pourtant c'est là un choix auquel l'analyste peut difficilement échapper, c'est même un choix auquel il doit se résoudre un jour pour assurer sa tranquillité personnelle. Choix ardu, voire déchirant, compromis toujours insatisfaisant comme le veut la théorie des pulsions, car sa tranquillité personnelle, l'analyste ne la trouvera que dans la mort. D'ici là, roule le cerceau...

Une cure analytique avait été décidée et organisée avant les vacances d'été. En automne, l'analysant se présente comme convenu à sa première séance. Une fois installé sur le (son ?) divan, et une fois la règle fondamentale énoncée, il se met à parler de chèvres, d'agneaux et de boucs pendant l'heure entière. Ceci en relation à un séjour d'été qu'il aurait fait dans une ferme, mais qu'importe.

En l'absence d'une théorie, il se serait agi là d'une absurdité posant plus de questions qu'elle n'en résout.

Pourtant, l'analyste écoute et se met simultanément à rêvasser au gré de ses fantasmes, ces activités de pensée qui ne collent pas au principe de réalité et qui, même si elles appartiennent aux processus secondaires, sont apparentées aux processus primaires... ces processus primaires dont un trait essentiel est la satisfaction immédiate, à l'instar de la sexualité infantile... cette sexualité infantile qui

a été refoulée pour qu'elle soit à l'abri de la déplaisante réalité, et qui se satisfait de manière auto-érotique... cet auto-érotisme qui n'a en l'occurrence rien à voir avec la masturbation, mais qui est la véritable satisfaction œdipienne, inceste et meurtre... Complexe d'Œdipe...

Pourtant l'analyste écoute, ne comprend plus rien à ce qu'il fait là, trouve la situation hautement ridicule et, dans sa détresse, pense qu'un gigot d'agneau lui ferait bien plaisir, que les petits moutons sont fort mignons, mais que les boucs puent : écœurante odeur glandulaire... Boucs émissaires...

La compréhension s'organise autour de ces bribes d'associations provenant de l'analyste. L'analysant tient un discours aux relents sexuels – oraux, anaux, génitaux –, l'analysant se considère sans doute comme un bouc émissaire chargé de tous les péchés de ses parents et des siens par-dessus le marché. L'analysant est venu demander une analyse en état de détresse, et voilà qu'un enfant vient exiger de celui qui est là, invisible mais attentif, réparation et satisfaction. L'analyste devient l'objet par lequel la poussée-source de déplaisir pourra un jour cesser, objet-but de valeur qui permettra en dernière analyse l'apaisement visé par la théorie des pulsions : la fin, la mort, ou plus trivialement la mort de l'analyse, sa fin.

Ce transfert, ou encore cet enfant exigeant qui s'ignore, d'où vient-il, d'où provient-il si ce n'est de l'imagination de l'analyste ? De l'analyste, cet autre enfant en détresse et qui ne comprend rien à cette histoire de boucs ; de l'analyste, ce bouc émissaire des péchés de l'analysant, et dont les pulsions le poussent vers l'objet analysant lequel, comme ses parents, détient la clé de l'énigme et refuse encore de la lui prêter.

Et l'analyste d'obtenir une satisfaction temporaire à travers la découverte d'un sens, satisfaction sadomasochique ou narcissique ; je suis, il est, nous sommes boucs émissaires... Voilà la solution : il se prend pour un bouc émissaire, mais pour ce qui est de la solution, je prends pour le moment mes désirs pour la réalité. Il, je, deux analysants en proie à leur transfert-contre-transfert.

Pour être bref, la suite va durer des années.

La psychanalyse révèle ainsi deux visages. Il s'agit à la fois d'une communication occulte et télépathique entre deux enfants dont chacun prend l'autre pour ses parents, dans le but d'obtenir satisfaction, et d'une méthode scientifique destinée à déjouer leur vain dessein.

Il aura fallu que le psychanalyste organise les conditions de l'apparition de ces deux enfants dans le champ de la cure, tout en acceptant de se prêter à vivre le jeu parfois douloureux, parfois dangereux de leur rencontre, pour se donner les moyens de le modifier lentement jusqu'au jour où... jusqu'à ce que...

C'est ici qu'un concept semble s'imposer, qui puisse condenser tout ce que cette phrase laisse en suspens. Un concept qui puisse cerner ce que finir une analyse veut dire, en l'occurrence qui puisse contenir l'acte consistant à renoncer à la relation de transfert pour passer à un autre type de relation.

Jusqu'à quand cela va-t-il durer ? Jusqu'à la fin de l'analyse. Et c'est à ce moment-là qu'une théorie, qu'une certaine manière moderne de théoriser contre laquelle je me débats depuis des années, enferme l'analyste qui s'y prête dans une tragique impasse.

La solution qu'elle propose est aussi simple qu'intolérable : l'analyste et l'analysant sont mis devant un choix cornélien, un choix inhumain qui se résume en deux termes : deuil (séparation) ou passage à l'acte (rupture).

Rationnellement, l'analyste en question peut toujours faire appel à Freud, à *Deuil et mélancolie*, et prétendre que le deuil normal de l'objet, avec le travail qu'il impose, est préférable à l'impasse mélancolique, et à partir de là, élaborer théories sur théories pour conforter cette étrange prétention.

Mais qui tue qui dans cette affaire ?

Le psychanalyste assurément a deux objectifs : il veut terminer l'analyse entreprise et il veut survivre pour continuer à exercer son métier d'analyste. Il ne peut toutefois que rester l'enfant en détresse réclamant satisfaction de ses parents, et chercher indéfiniment à comprendre ce que veut cet autre enfant de l'analyse qu'est son patient. Les théories des pulsions et du transfert, du fait de leur finalité contraignante, l'obligent à poursuivre pour que l'enfant survive. L'analyse est indéfinie, atemporelle, interminable. Ou bien – disent ces analystes – quelqu'un doit mourir. Ils n'ont alors qu'un seul recours possible : que l'analysant fasse le deuil de l'objet (mère, parents, lui-même enfant), et la théorie devenue sans objet permettra à l'analysant d'en finir. Plus d'objet, plus de but, plus de poussée.

C'est ainsi que l'analyste, à défaut de pouvoir tuer l'objet de son analysant pour qu'il cesse de vivre selon la répétition et la fausse connexion imputables aux pulsions et au transfert, ce qui reviendrait à tuer l'analyse, ne trouvera rien de mieux que d'inciter l'analysant à considérer son objet comme séparé, à y renoncer, à en faire le deuil comme on le fait d'un cher disparu.

Serait-ce là une véritable identification projective ?

Plutôt que d'avoir à supprimer ce qu'il a fait apparaître et à en faire lui-même le deuil douloureux, cet analyste ferait en sorte que l'analysant fasse, lui, son deuil de son objet. Subtile hypocrisie au nom de la théorie.

Victoire de l'enfant tout-puissant se débarrassant de son encombrant rival, en prenant cette fois-ci pour de bon ses désirs pour des réalités, car cet analyste-là n'a même pas à se chagriner de cette rupture organisée puisqu'il s'agit d'un deuil interne de son patient.

Selon ce point de vue, il y a bien issue théorique de la circularité due à l'insoluble jeu du transfert, mais de deux choses l'une : ou l'analysant aura fait un « acting out », un passage à l'acte : l'analyse sera interrompue et la rupture lui sera imputée ; ou il aura pris son deuil en main et l'analyse se terminera bien.

Dans le premier cas, l'analysant met fin à son analyse, ne voyant plus de raisons de poursuivre l'exercice. L'analyste nomme cette interruption « acting out », et il l'interprète comme une rupture destinée paradoxalement à protéger ce lien transférentiel infantile dont l'analysant ne saurait faire le deuil ; mais comme il ne l'interprète à personne, il sera privé de toute possibilité de vérifier après-coup cette interprétation qui demeurera sauvage.

Si par chance l'analysant revenait à l'analyse, l'analyste ne pourrait que constater à ce moment-là que son interprétation était erronée, qu'il avait pris pour une rupture ce qui n'était qu'une menace, laquelle pourra être interprétée cette fois-ci, et en dernière analyse, comme un appel au secours d'un enfant en détresse.

Si par ailleurs l'analysant ne revenait jamais, ce ne serait qu'alors que l'idée d'« acting out », de rupture effective, pourrait s'accréditer tout en restant pure construction de l'analyste. Pour l'analysant, c'en serait fini de cette analyse-là, mais rien n'autorise à imaginer à sa place ce qu'il en pense.

Dans le second cas, celui de l'analysant qui assume le deuil, l'analyse se termine conformément aux vues théoriques de ces analystes-là. Quant à l'analysant, il ne pourra que faire au mieux avec sa propre rupture intérieure, son propre deuil, alors que tout analyste, si bien analysé soit-il, sait pourtant pertinemment que ses « imagos », ses représentations inconscientes ou encore ses objets internes restent vivants sa vie durant. Du côté de l'analyste, il n'est jamais question du deuil d'un objet qui est toujours susceptible de resurgir.

Dans les deux cas, rupture-passage à l'acte ou deuil-séparation, le « bouc émissaire » des deux figurants de l'analyse, qui d'habitude est représenté par une certaine mère, ne sera effectivement que le transfert du seul analysant.

« Faites le deuil de vos prétentions à la possession de cet objet et à la satisfaction transférentielle » ou encore « Réparez ce que vous avez vous-même détruit pour pouvoir en faire le deuil, et nous en aurons fini ». « Soyez le bouc émissaire de mes impasses théoriques et allez-vous-en pleurer votre cher défunt », semble dire l'analyste adepte de ces solutions.

6

Sans prétendre échapper aux contradictions existentielles que soulève la psychanalyse et son exercice, mais fort d'un idéal qui voudrait que la fin d'une analyse soit ouverture au monde et non deuil d'une vie interne réservée au seul analysant, j'ai proposé depuis quelque temps de cerner d'autres aspects bien connus de la théorie concernant une fin plus conforme à cet idéal, tel le dégagement ou encore la réalisation des possibilités (expressions développées dans les travaux de D. Lagache⁴ entre autres) au moyen d'un concept que j'ai nommé *acte de passage*⁵

⁴ D. LAGACHE, *Œuvres IV*, P.U.F., 1982.

⁵ Titre d'un ouvrage dont les chapitres 3 et 4 de cet article font partie également. A paraître à la Baconnière.

Acte de passage, expression en contrepoint ou en opposition avec le redouté passage à l'acte.

L'acte de passage par excellence concernerait ce moment unique de la fin d'une analyse, de la séparation des analysants, lequel coïnciderait pour l'analysant avec la fin du transfert et la fin de la métapsychologie.

Toute la cure est centrée sur l'application de la règle fondamentale et sur l'exclusion de l'«acting out». Seule sa fin exige un acte qui ne doit pas être un passage à l'acte. L'acte de passage me semble dès lors l'expression appropriée pour nommer à la fois cette exigence et ce renversement de valeurs.

L'acte de passage implique certaines prises de position dont je ne doute pas qu'elles soient restrictives.

Notamment un parti pris délibéré à propos de la métapsychologie et du transfert : ce sont en l'occurrence des outils destinés à l'exercice de l'analyse et non pas des données universelles relevant d'une psychologie générale. Ainsi, l'accomplissement du désir instinctuel n'implique la mort d'aucune personne dont il faudrait porter le deuil, mais la fin de la théorie des pulsions et la renonciation au jeu du transfert. L'analyste ayant provoqué l'apparition des deux enfants sur scène à titre de personnages destinés à montrer où blesse le bât de l'analysant, et la blessure ayant été éprouvée et soignée dans l'être des protagonistes si ce n'est dans leur chair, ceux-ci peuvent un jour décider de renoncer à ce jeu. L'acte de passage l'élimine, le passage à l'acte n'aurait éliminé que les analysants.

Il en découle que l'acte de passage concerne à parts égales l'analyste et l'analysant devenus deux analysants aux prises avec les enfants en détresse.

L'acte de passage n'implique nullement que l'analysant qui termine son analyse conserve par la suite une conviction à propos de la force de l'inconscient et de sa découverte après-coup, liée par exemple à la levée du refoulement de la sexualité infantile. Bien au contraire, l'acte de passage advenu signifie que l'ex-analysant peut tout oublier du transfert et des pulsions. En un mot, il peut oublier son analyse. Mais cet acte n'infirme en rien ma propre conviction quant à leur valeur. Cette conviction d'analyste tient alors à l'exercice de la profession, elle serait fondée sur la répétition indéfiniment renouvelée de mon étonnement devant la découverte de la valeur explicative et résolutive du complexe d'Œdipe, et de son pouvoir de résoudre des situations de détresse ou même d'impasse apparemment insolubles.

J'ajouterai enfin que l'acte de passage me paraît réalisable sur fond d'entente mutuelle, de compréhension réciproque, impliquant des idées générales de l'ordre de la vie en commun et de la vie familiale, telles qu'elles peuvent être déduites de leur expression en négatif par les désirs, les conflits, les impasses et les incompatibilités qui jalonnent la rencontre des deux enfants en détresse et qu'exemplifie l'histoire d'Œdipe. Les analysants comprennent qu'inceste et meurtre n'existent qu'à titre de mythe, que c'est sous cette forme-là qu'ils paraissent rentables, et qu'ils n'ont éventuellement eu lieu qu'«in absentia».

Si la psychanalyse est une science à la recherche de la vérité, poncif auquel tout scientifique se ferait un plaisir de souscrire, l'acte de passage qui demande cette entente mutuelle est certes moins exigeant, mais tout aussi ambitieux. Car une telle entente implique en dernière analyse une compréhension universelle, au même sens que l'impératif catégorique kantien.

Pour revenir à des objectifs mieux délimités en fonction de l'expérience de la cure, l'acte de passage réintroduira dans le champ intersubjectif le transfert en tant que tiers auquel on aura renoncé. D'expérience vécue dans l'exercice de l'analyse, il deviendra le sujet privilégié dont on peut parler et non plus l'objet illusoire de nos désirs.

Il s'agira de ce moment où deux analysants pourront s'entendre grâce à un langage commun concernant ces enfants en détresse qu'ils sont aussi, de ce moment où la relation sera en train de devenir véritablement intersubjective, aucun des sujets n'étant plus l'objet de l'autre mais chacun ayant pour objet le transfert qu'ils ont vécu comme s'il avait été réel.

L'acte de passage résume en acte la perfection de l'interprétation : au lieu de vivre le transfert, on l'interprète et l'analyse cesse.

L'acte de passage implique alors que l'analyste accepte les limites de son travail, tout en conservant son inévitable passion de dominer le monde par l'ampleur et la justesse de ses théories.

Ainsi rien ne le contraint à faire le deuil des objets nécessaires à sa croyance et à son fonctionnement professionnel. Le transfert reste pour lui aussi expérience vécue et renouvelée à chaque analyse, et objet-tiers à propos duquel on espère finir par s'entendre à chaque fois.

Pour abréger : l'acte de passage réunit-il une double vision de la fin, fin psychanalytique et fin existentielle ou phénoménologique ? oui et non : avant l'acte de passage, c'est exclusivement d'analyse qu'il s'agit. Après, comment pourrait-il s'agir d'analyse puisqu'elle n'est plus ?

7

Le complexe d'Œdipe, dans son polymorphisme, est un mer veilleux instrument sur lequel se fonde l'expérience psychanalytique, métapsychologie et transfert.

L'acte de passage a lieu lorsque l'on cesse de le vivre pour pouvoir en parler. A ce moment-là, l'analyse devient superflue.